

La Sylverfield

Baudouin Van Humbeeck

Projet Bradbury 5/52

"— C'est une Sylverfield"

Les mots m'ont échappé. La Sylverfield est à quelques centimètres de mes mains avides. Elle brille dans la vitrine.

Le nouveau vendeur de mon antiquaire traitant m'a entendu. Il sait que je sais que c'est une Sylverfield. Il sait que je sais que c'est le modèle pour aviateurs de 1942. Nous savons tous les deux combien d'exemplaires ont été fabriqués. Il ne dit rien, il se contente de faire le sourire vendeur-poli, pas le sourire du vendeur qui sait qu'un amateur ne résiste jamais à une Sylverfield.

"— Vous voulez peut-être l'essayer ?"

Le temps d'acquiescer encore plus nerveusement et d'aggraver mon cas et elle est à mon poignet. Les montres et les horloges vendues neuves affichent toutes 10h 10. Ses aiguilles indiquent 6h55. Cette Sylverfield est une rebelle. Elle me plait de plus en plus. J'esquisse un geste vers le remontoir. J'interromps mon geste.

"— Elle fonctionne. Allez-y, je vous en prie."

Le vendeur resserre le noeud de sa cravate en soie, passe la main sur le sommet de sa brosse blonde tout en se concentrant comme moi sur le cadran de la Sylverfield. Je tourne le remontoir. Le mécanisme émet des cliquetis précis, propres presque cliniques. La trotteuse s'élance joyeusement. La Sylverfield est vivante à mon poignet.

"— Nous avons l'heure exacte à l'ordinateur près de la caisse si vous le souhaitez."

La ficelle est un peu grosse mais je m'en fous complètement.

"— Je la prends. »

Le vendeur dit un chiffre. Mentalement, j'applique une cure d'austérité au budget "escapade en amoureux de nos vingt ans de mariage" et je brandis mon amex. Au lieu de deux semaines sur la côte croate j'emmènerai Eliane passer un long week-end au Mont Saint-Michel.

Au bout du couloir, un camion de déménagement éructe des bergères, un chesterfield élimé et une méridienne qui dans son état a peut-être bien moulé le séant de Juliette Récamier. L'ancien vendeur observe le déchargement. Il fait la moue en me voyant arriver.

"— Pas de miroir ? Vous n'avez rien trouvé je parie.

— Oh que si, Fernand, j'ai trouvé. Voyez plutôt."

Je lui montre la Sylverfield à mon poignet.

"— Le modèle des forces aériennes américaines pendant la deuxième guerre mondiale. Ca vous en bouche un coin hein ?"

La tête du gars qui a quand même été mon vendeur attiré, chez qui j'ai acheté deux appartements et demi de meubles et bibelots divers s'allonge à un point que je n'aurais jamais cru possible. Sans sa bedaine et son gilet en laine, son menton irait lui chatouiller le nombril.

"— Il vous a aussi donné une espèce de boîte métallique ou un étui ?"

Fernand n'a toujours pas digéré que son employeur lui ait demandé de ne plus venir travailler parce que sept ans après l'âge légal du départ en retraite ça allait finir par faire désordre. Fernand n'a jamais nommé le nouveau vendeur. Du coup je ne connais pas le prénom du gars qui m'a vendu la Sylverfield. Je hoche la tête affirmativement. Joignant le geste à la parole, je lui montre un parallélépipède métallique à fermoir. Un mouvement se fait sentir à l'intérieur.

"— A votre place, j'examinerais l'étui sous toutes les coutures chez vous, à l'abri des regards indiscrets. Je ne sais pas combien il vous a demandé mais c'est trop.

— C'était trop, en effet.

— S'il vous a demandé ne fut-ce qu'un centime, c'est trop. Bonjour à votre dame."

Et Fernand s'est éloigné aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettaient. Il n'était pas en chaussures mais en pantoufles. Il habite dans une autre ville.

*

* *

J'avais l'appartement pour moi tout seul. Je me suis versé un Sauternes, j'ai posé l'étui sur mon bureau et j'ai sorti ma loupe. L'étui kaki avait une patine raisonnable mais rien de grave. Le dos portait une inscription : 319 45 7587. Sous le petit emplacement en imitation velours qui a accueilli la Sylverfield dans les ateliers d'assemblage de Saint-Paul, Minnesota, un objet métallique tintait contre la paroi de l'étui.

Avec moult précautions et la lame de mon canif, j'ai soulevé le velours. J'ai extirpé une médaille militaire. Bingo ! Jackpot ! Preuve irréfutable

que c'est bien une Sylverfield Aviator, modèle 1942 (année fiscale 1943 mais ne chipotons pas).

Colonel P. Tibbets. O Négatif. Matricule 319 45 7587. Baptiste.

La médaille est métallique et froide comme un bloc opératoire. Je la place bien en évidence sur mon bureau et je passe en revue les petits cadres que j'ai aperçu tout à l'heure chez l'antiquaire en me demandant lequel la mettrait le mieux en valeur.

*

* *

« — C'est une Sylverfield.

— Une quoi, Tristan ?" »

Seigneur, pardonne à Jérémie, il ne sait pas ce qu'il dit. Eliane nous rejoint avec trois portos. Jérémie pose sa main sur l'épaule d'Eliane. Je suis obligé de lui raconter toute l'histoire, y compris celle de la médaille dans l'étui. Quelques invités de la crémaillère post-divorce de Florence commencent à m'écouter. Je n'embellis presque pas le récit de ma découverte miraculeuse.

"— Tibbets avec un ou deux b ?

— Deux. C'est important.

— Ca dépend. Tu dis bien que le grade c'est colonel ?

— Oui. Pourquoi ?

— C'est une coïncidence marrante. Le gars qui pilotait l'Enola Gay s'appelait Paul Tibbets et il était colonel. C'est probablement un homonyme. Je ne vois pas comment la montre du pilote qui a largué la bombe sur Hiroshima aurait pu atterrir chez ton antiquaire.

— Passe au cabinet un de ces jours. On verra bien si elle imprime une plaque de rayons X. Si elle est radioactive, c'est qu'elle a vu Hiroshima de près.»

Laurence m'a invité à passer à son cabinet avec son plus grand sourire de dentiste. Eliane fait la gueule. Je ne sais pas pourquoi j'ai l'impression que nous allons rentrer dans pas longtemps.

*

* *

Laurence pose sa mienne sur la mienne qui est posée sur la Sylverfield qui est posée sur une plaque à rayons X qui est posée sur un appareil à rayons X.

"— Il faut la mettre dans la bonne position."

Elle me regarde dans les yeux avec un sourire. Subitement la fonte des glaces au pôle Nord s'explique. Ce n'est pas le réchauffement climatique, c'est le sourire de Laurence qui les fait fondre.

Nous quittons la salle.

Après nous être rhabillés, nous retournons dans la salle. Laurence développe la plaque de rayon X d'une main tout en passant l'autre dans mes cheveux.

J'entrebaille les boutons de sa blouse.

« — Regarde cette plaque au lieu de saliver sur mes atouts."

Sur la plaque, l'étui et la montre apparaissent au milieu d'un halo. On dirait une galaxie.

« — Est-ce que ça veut dire que mon sperme est bionique.

— J'espère pour moi que non. Ces plaques sont très sensibles. Si tu ne la portes pas tous les jours, si tu ne dors pas avec, ce n'est pas cette montre qui te tuera.

— Tu es en train de caresser délicatement la main du gars qui porte à son poignet la montre du gars qui a largué la bombe atomique sur Hiroshima. Ca te fait quel effet ? "

La réponse n'a pas été verbale. Elle était néanmoins très éloquente.

*

* *

J'étais au cabinet, en train de rédiger le discours de bienvenue du ministre pour la délégation lituanienne qui passe nous voir dans deux semaines quand j'ai regardé l'heure. C'était forcément un mercredi puisque je ne porte la Sylverfield que les mercredis. Je ne vois Laurence que les mercredis entre la fin de ses rendez-vous et l'heure où elle dit à son mari que ses rendez-vous se termine. Toute la journée, la Sylverfield à mon poignet décompte les heures, les minutes les secondes avant que je puisse me nourrir de son sourire.

J'ai cru que c'était un reflet du soleil pendant sa partie de cache-cache avec les nuages. J'ai cru que c'était quelque chose sur l'écran de mon

ordinateur qui jouait avec le verre patiné et le fond du cadran. J'ai regardé de plus près. J'ai vu le visage de Laurence entouré d'un énorme bouquet de roses rouges. J'ai cligné des yeux. Il n'y avait plus qu'une Sylverfield qui indiquait quatorze heures, seize minutes et six secondes.

*

* *

Laurence m'ouvre la porte de son cabinet un doigt sur la bouche. Elle me prend par la main et nous dirige vers son bureau sans rien dire. Elle sourit mais j'ai quand même un peu peur.

"— Passe devant, my lover

— Avec plaisir."

Je pousse la porte. Sur le sous-main il y a un pot. Et dans ce pot il y a... un million ? Deux millions de roses ? C'est le plus gros bouquets de roses que j'aie jamais vu. Elles ne sont ni rouges, ni roses mais blanches et jaunes. Laurence se plante devant et ouvre les bras d'un geste de bonimenteur.

"—Tadaaaaaa !"

Mon coeur s'emballe. A part la couleur des fleurs c'est exactement la vision que j'ai eu un tout petit peu avant quatorze heures seize minutes et six secondes. Laurence remarque mon trouble.

"— Tu n'aimes pas ?

— Tu me trompes avec ton mari ? Avec un patient ?

— Primo, si c'était le cas je ne te le dirais pas, Secundo peut-être que tu devrais lire la petite carte."

Après avoir envisagé de m'équiper d'une machette ou d'une tronçonneuse, c'est à main nue que je plonge dans la sphère florale. J'en extrais une enveloppe. Le bristol à l'intérieur émane d'une blonde qui présente une émission de bavardages. Elle remercie Laurence d'avoir sauvé son instrument de travail. Avec une certaine satisfaction je fais remarquer une faute d'orthographe à Laurence.

Elle s'en fout, elle m'embrasse.

*

* *

Et puis le fameux mercredi est arrivé. Eliane avait pris congé pour je ne sais plus quelle raison. Elle prenait son petit déjeuner et tout son temps. En

face d'elle, sur la terrasse, je n'avais qu'une envie : échanger discrètement des SMS de confirmation de rendez-vous avec Laurence. Je ne pouvais pas sortir un téléphone à carte prépayée acheté dans une boutique où je n'avais jamais mis les pieds. Eliane me cassait les pieds avec une invasion de pucerons dans les fleurs de balcon. Elle aurait pu me réciter l'annuaire téléphonique 1967 de Dnipropetrovsk, ça m'aurait fait le même effet.

J'avais vraiment très envie d'échanger quelques SMS avec Laurence pendant son trajet en voiture. Le mercredi, elle choisissait exprès un itinéraire embouteillé pour pouvoir échanger avec moi quelques messages tout en étant à l'arrêt.

J'ai regardé l'heure. Ma Sylverfield était éclairée par un rayon de soleil. J'ai vu à nouveau quelque chose qui n'était pas un reflet causé par le soleil ou une imperfection du verre. J'ai vu la tête d'Eliane dans une flaque de sang.

Grâce à un pipi imaginaire, j'ai pu envoyer un seul, maigre message à Laurence.

*

* *

J'ai écourté notre petit rendez-vous avec Laurence. Ce n'était même pas parce qu'elle commençait à évoquer de plus en plus l'idée de divorcer, l'idée que peut-être elle et moi... Je n'arrivais pas à me sortir de la tête l'image d'Eliane dans une fleur de sang géante. Croyez-moi si vous voulez mais ce genre de pensées n'est pas spécialement aphrodisiaque.

J'ai envoyé un SMS à Eliane depuis le taxi. J'ai failli le faire depuis le petit téléphone mobile rien que pour Laurence. Juste à temps, j'ai annulé et sorti mon smartphone officiel.

Pendant tout le trajet du retour, j'ai regardé le cadran de la Sylverfield. Un peu avant d'arriver à hauteur de notre immeuble, j'y ai vu des éclats rouges et bleus. J'ai eu beau cligner des yeux, ils n'ont pas voulu partir. Le taxi n'avançait plus. J'ai levé les yeux. Une ambulance et la police étaient au pied de notre immeuble. J'ai payé et j'ai été vérifier. C'était bien Eliane sur le bitume, la tête dans une fleur de sang. Voilà pourquoi cette montre est en vente ici. Autant dire que vous êtes prévenus et que je me fiche pas mal que les enchères s'envolent ou non.